

T'embrasse

Suzel Brunel

Photo page couverture : Sylvie Lacroix 2013

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN 978-2-9814231-0-8

Droits d'auteur © 2013 Suzel Brunel
Tous droits réservés

Du même auteur, en version papier

Empreintes & mémoire – l'arrondissement historique du Vieux-Québec, étude illustrée, en collaboration avec Alain Roy (historien) et Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2007.

Sortie d'automne, roman, Éditions Thélès, Paris, 2008.

Empreintes & mémoire – les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg, étude illustrée, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2010.

TÊTÀTÊTDEFOTOMO, poésie sur photographie, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Éditions GID, Québec, 2012.

À Diane M.,
la Pilou de l'histoire

*« On fit comme toujours
un voyage au loin
de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi. »*

Victor Segalen

Montréal, le 20 juin 1996

Ma Pilou de toujours,

Je te rejoins un peu pêle-mêle, le cœur à marée vague, à marée basse comme ce plat pays chanté par tu-sais-qui. Parlant du plat pays, ma déroute justement vient de lui, ce pays de moules, de frites et de dentelles. Il est question que B. y soit nommé. À peine commencée l'installation de notre nouvel appartement, je referme les cartons, car, dit-on dans les officines de l'État, notre départ serait imminent. Une semaine plus tard, on change d'avis là-haut, on nous planque à Montréal. Je rempile le linge dans l'armoire, achète une plante ou deux, reprends mon air de Québécoise et me raccroche à mon job. Deux jours passent, notre univers ne change toujours pas de cap. Ô bonheur ! Peut-être verrai-je grandir mes petits-enfants ?

Depuis ce matin, voilà que ça recommence, on nous expédie à Bruxelles. Moi, j'ai rien contre, seulement je voudrais qu'on se fixe, parce que là ça va bien faire ! Ça fait huit semaines qu'on est assis sur nos valises sans adresse à donner au taxi.

Allez, en attendant d'en savoir davantage, je te quitte pour remettre dans leurs cartons fatigués des porcelaines qui partiront peut-être en voyage, qui sait ?

Montréal, le 23 juillet

Bientôt tu liras « Bruxelles » en tête de ces nombreuses lettres que je ne manquerai pas de t'écrire.

Ils m'ont émue, ces moments que nous avons passés ensemble pour souligner mon entrée dans la cinquantaine. J'étais mal préparée à ce que ma jeunesse me quitte d'un coup. On en a souvent parlé ensemble, tu t'observais vieillir un peu déprimée, pendant que je faisais des gorges chaudes, anticipant le moment où je serais délivrée d'une jeunesse encombrante.

Mais le matin de mon anniversaire, mon image dans la glace avait changé. J'ai vu, là où la veille apparaissait un ovale lisse, une femme distinguée aux joues fripées. Étrange ! Que s'est-il passé dans la nuit du 25 au 26 ?

Ta présence, quelques heures après ma découverte, m'a rassurée et, comme toujours, nourrie.

Les préparatifs de départ sont en train. Il y a tant à faire à l'agence que je ne suis pas rentrée à la Saulaie ce week-end. J'ai pris congé dimanche matin, pour vivre le deuil de ma ville. J'ai petit-déjeuné Avenue du Collège McGill. Simple et calme plaisir de l'observation.

Il est maintenant 21 heures, la ville est belle depuis les grandes fenêtres de l'appartement. Le ciel s'éteint, c'est l'heure des lampes. C'est aussi l'heure de faire quelques cartons. Je te quitte pour te revenir plus tard.

La Saulaie, 13 août

Pilou de nos 14 ans,

Je me perds dans de longues listes de choses à faire pour compliquer le quotidien et engourdir la réalité du départ imminent. Départ souhaité et craint, en même temps. Souhaité parce qu'ouvert sur l'aventure, craint parce qu'il nous faut laisser derrière nos familles, nos amis et une façon de vivre qui nous plaît bien.

Je ne veux pas penser que nous n'aurons plus, toi et moi, la liberté de nous voir à quelques heures d'avis, que nos dîners improvisés à quatre ou à quinze n'auront plus lieu pendant quelques années. J'ai peine à penser que nous n'échangerons plus de plantules, que ton jardin va vivre dans une zone climatique différente, que j'abandonne à des mains étrangères les massifs de la Saulaie.

Je ne réalise pas encore la portée de mon absence sur mon petit-fils. Après avoir fait partie de son quotidien, je vais disparaître de sa vie pour devenir la Mamayo d'occasion qu'on voit trois ou quatre fois l'an. Combien de paroles géniales vais-je manquer, combien de questions resteront sans réponse, de combien d'élans serai-je privée ?

Et ma vieille Maman qui s'enfonce peu à peu dans son monde mystérieux ! Je ne serai plus là pour cueillir ses dernières lucidités.

Et mon autonomie financière ? Qu'en sera-t-il là-bas où je ne pourrai obtenir de permis de travail ? Dur apprentissage à mon âge. Je connais trop le mauvais rapport que j'entretiens avec l'argent pour ne pas craindre les effets de ma dépendance matérielle sur ma relation avec B. et avec moi-même.

Alors, je ne vais pas penser à tout ça, tu vois bien que je ne le peux pas.

Je relis ta lettre qui me parle de la terre. Tu es mon microphone branché sur les éléments que je n'ai pas le temps d'observer pour le moment. Donnons-nous rendez-vous à la Saulaie avant que j'aie humer le pays de Marie Gevers.

Je lève mon verre aux cigales de Stoneham, de la Saulaie, de Flandre et de Wallonie.

Bruxelles, le 1^{er} octobre

Ils sont immenses ces kilomètres qui nous séparent. Sans nouvelles de toi depuis cinq semaines, je m'inquiète de ta santé, de ton humeur. Écris bien vite, raconte ton voyage, tes rites saisonniers, les replis de ton jardin.

De mon côté, ce premier mois belge a filé à toute allure. Il a fallu remettre la maison en ordre, étudier le plan du pays, apprendre qu'on ne sert pas un waterzoï à des invités wallons. Je n'ai pas eu de tête-à-tête avec la capitale, cela viendra plus tard, j'ai l'temps ! J'en sais assez d'elle déjà pour goûter sa beauté un peu froide, ses larges avenues bordées de platanes et de marronniers, ses parcs immenses et ses élégantes demeures Art nouveau. J'y perçois des sons plus affairistes que poétiques, j'y hume des parfums d'ambition plutôt que de passion.

Nos week-ends sont dédiés à la découverte des fermes anciennes où on achète beurre et fromage, produits de vaches issues d'embryons qui viennent de... Saint-Hyacinthe, Québec !

Entre B. et moi beaucoup de tendresse. Ça me fait un peu peur d'en parler, comme si le bonheur allait s'enfuir d'être ainsi démasqué. Alors, chut ! N'insistons pas, les démons pourraient revenir, ils ne sont jamais bien loin.

Mon petit-fils et ma fille seront ici à la mi-octobre. Je prépare déjà leurs chambres, empilant des gâteries que l'éloignement rend plus généreuses. Même notre bonne Maria y participe en fouillant le coffre à jouets de son fils, depuis longtemps fermé. Autant d'amour ne peut qu'être bon.

J'ai hâte de te lire.

Bruxelles, le 7 octobre

Mon amie,

La journée a mal commencé.

La manche de mon peignoir s'accroche à une poignée de porte, le café bouillant se répand sur mes charentaises, le pot de confitures me glisse des mains, les abricots vont rejoindre le café, dans mon désordre, je bouscule le pichet de lait, B. en prend plein la pomme. Je laisse tout en plan, cours sous la douche, enfile un jean, enfourche mon étalon à gros cylindres et dépose mon compagnon au métro Montgomery. Bisous, bisous, cœurs crémeux et estomacs plats. Je contourne le square rond, vire à droite, soleil dans les yeux, évitant de justesse une grosse Wallonne furieuse. Un tollé d'avertisseurs me rappelle à l'ordre.

Au feu rouge, j'aperçois entre les platanes qui bordent l'Avenue de Tervuren, là où elle tourne légèrement avant d'arriver au Palais Stoclet, un éboueur occupé, silhouette grise baignée de rayons pâles. Il y a tant de lumière sur ses épaules et sur son bonnet qu'on le dirait illuminé de l'intérieur. Le feu est passé au vert, retollé d'avertisseurs. Je me dis qu'il faut raconter cette belle image à Pilou.

Une routine s'installe peu à peu. Une routine comme je n'en ai pas connu, n'ayant jamais été femme au foyer. J'ai du temps pour le quotidien, pour l'ordinaire prévu quand on doit s'occuper d'une maison, d'un jardin, d'un agenda social assez lourd. Tout nouveau, tout beau ! Les corps de métiers défilent à la queue leu leu, à l'affût de réparations rendues nécessaires pour donner à cette demeure bourgeoise son prestige d'antan. J'apprends qu'en jargon bruxellois « on sait pas faire » veut dire qu' « on ne veut ou bien ne peut pas faire » quelque chose. J'apprends à passer outre les objections. J'te disais bien : tout nouveau tout beau ! Finalement, les travaux avancent et ma patience en prend du muscle.

J'entends le facteur, espère, je reviens...

Enfin, une lettre de mon amie. J'ouvre, je dévore, miam-miam. Je relis en me demandant comment c'est possible qu'une Pilou aussi peu distraite ait oublié son carnet d'adresses dans l'avion, étonnant ! Allez, c'est bien commode, pas de cartes postales à envoyer !

T'embrasse.

P.-S. Tu passes un peu trop rapidement sur ton récit de voyage en Pays cathare. Des détails, je veux des détails et des photos, tandis que tu y es.

Bruxelles, le 18 octobre

Enfin de tes nouvelles ! Je m'en réjouis tout en m'inquiétant de ce que ton système immunitaire est à ce point affaibli. Il y a maintenant tant de mois que tu te bats contre ce mal mystérieux qui bouffe tes forces. Je m'étonne que tu gardes un tel état d'harmonie. Tu ne sembles pas avoir perdu ta joie, ta capacité d'émerveillement, ton extrême sensibilité aux ondes de l'autre, qu'il s'agisse de P., de tes fils, de ton chat ou de ton jardin. Oui, je m'étonne.

Lorsqu'on m'a appris, il y a quelques mois, que je devais passer sur le billard, je me suis soumise de mauvaise grâce aux prescriptions des médecins et j'ai ensuite rayé l'épisode de ma vie. Je vous ai prié de ne jamais m'en parler. Vous avez respecté mes instructions et, au moment où j'écris ces mots, je me demande si cela m'est véritablement arrivé. Mon corps garde à peine trace de l'intervention, mes cheveux ont épaissi, il n'y a plus, pour le moment, de séquelles à cet incident de parcours.

Toi, par contre, et depuis bientôt deux ans, tu as vu ton quotidien hanté par cette maladie qui t'enlève tes forces, par ces traitements qui te les rendent, par ces gripes ou maux de gorge qui ajoutent à ton fardeau déjà lourd. Et dire que ce mal qui te poursuit porte un nom qui ressemble à une fleur : dermatomyosite ! Il me semble que cette salope nous emmerde depuis assez longtemps ! Le temps est venu de la dénoncer.

Que puis-je faire pour aider tes petits soldats à entretenir leur forme, leur force, leur entrain ? Je ne parle pas de t'aider à garder le moral, tu sais faire cela de façon spectaculaire. Non, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour contrer l'ennemi, pour le déjouer alors qu'il ne se méfie pas de toi, pour le surprendre dans sa retraite, alors qu'il s'est habitué à n'être pas contesté.

Il faut que je pense à ça et que je trouve une solution.

La mer t'avait fait du bien à l'automne dernier. Tu m'avais demandé, en sortant de l'hôpital, de t'emmener loin de tout ça. Tu pensais la Saulaie, je pensais Nouvelle-Angleterre. Nous sommes parties marcher sur les plages désertes. Le temps était de notre côté. Je garde en bouche le goût du porto qu'on dégustait sur

la terrasse tous les soirs, face à la mer, le bruit du sable sous nos semelles, le parfum du vent au fond frais.

J'imagine une cure qui ressemble à celle-là. La mer du Nord est trop rude en cette saison pour tes os frileux. Mais que vienne le temps chaud, et ses embruns te seront bienfaisants. Et si finalement le pays de Brel n'est pas assez doux, nous irons vers celui de Pagnol. Nous n'en sommes pas à un poète près.

Bruxelles, le 20 octobre

Je profite d'un moment d'insomnie pour venir te causer. J'aime ces nuits où Mathieu et sa maman dorment sous mon aile, près de mon cœur. Lorsque, comme maintenant, je m'éveille au milieu de la nuit, j'éprouve un sentiment bien doux de les savoir là. Je me lève sans bruit et monte à l'étage vérifier si mon bonheur est réalité. Du palier, j'entends le léger ronflement de Matou. Il dort bien mon petit ange dans son lit Babar, veillé par Simba, son roi lion en peluche qu'il traîne partout. Je n'ose m'aventurer plus loin, les planchers de cette maison craquent à réveiller une armée de hussards.

Je redescends à la cuisine me préparer une tisane et je prends ma plume chuchotante.

Hier, nous sommes allés à Bruges. Splendeurs d'un après-midi d'automne où l'air tiède faisait bruisser les feuilles dorées déjà presque sèches. On dit que voilà la plus belle ville de Belgique. Je n'ai pas tout vu, mais me contenterai de celle-ci : demeures patinées, places ombragées, canaux bordés d'immeubles nobles, quais, remparts, chapelles, béguinage. Mathieu est sensible à ce qu'il voit. Déjà, et il est pourtant si petit, il aime visiter les églises où joue une musique moniale. Il a pris l'habitude d'y allumer un cierge. Ce faisant, hier, un peu de cire chaude est tombé sur sa main. Il n'a rien dit, seulement serré les lèvres, dans un profond recueillement. Voilà un parfait compagnon de voyage, vif, curieux, toujours d'excellente humeur.

Aujourd'hui, nous sommes allés dans la commune d'Ixelles au Musée des enfants. Qui s'est amusé davantage, Matipou ou nous ? Plus tard, cette semaine, nous irons au Jardin zoologique de Plankendael. Mathieu demande s'il y aura un lion à caresser.

Parc de Bruxelles, le 24 octobre

Le temps nous gâte. Plutôt inattendu en ce plat pays. On nous dit de ne pas nous y habituer, une sécheresse exceptionnelle persiste cette année. Y m'semblait aussi !

Un soleil bas découpe les arbres encore garnis malgré l'épais tapis de feuilles jaunes au sol. Le ciel parfois blanc, parfois bleu pâle, n'est jamais tout à fait voilé ni tout à fait libre. V., Mathieu et moi profitons de notre temps ensemble.

Nous sommes au parc de Bruxelles. Assise sur un banc de pierre, je t'écris sur mes genoux. Le vent, pourtant léger, agite les pages de mon cahier. Mathieu, à qui je raconte les méfaits du vent, tente aussi d'interrompre une activité qui m'éloigne de lui. Il court vers moi en criant « Mamayo, regarde comme mes pieds font voler les feuilles ». Je lève la tête, regarde mon ange blond pousser les écailles d'or de ses petits pieds, et je souris à sa belle joie. Il repart vers sa maman qui, discrète, me laisse quelques instants avec toi.

C'est l'heure du déjeuner. Les étudiants déballetent leur goûter. Les gens d'affaires, malgré leur hâte, traversent le parc pour aller déjeuner plutôt que de sauter dans un taxi.

Mathieu revient vers moi, haletant.

Mamayo, tu sais, tu sais, tu sais...

Parle doucement mon chéri.

Ben, j'ai couru, pis j'ai tombé...

Je suis tombé.

Ah ! Toi aussi Mamayo ?

Je ris. Il m'embrasse et disparaît pour, heureusement, un court moment.

Je te laisse maintenant. Nous allons reprendre notre promenade.

Bruxelles, le 11 novembre

Ma grande Pilou,

Nous sommes allés à la chasse au chevreuil dans les Ardennes, la fin de semaine dernière. Leur chevreuil n'a rien à voir avec notre cerf de Virginie. Il s'agit ici d'un petit animal, à peine plus gros qu'un gros agneau.

Comme d'habitude, j'accompagne les chasseurs sans porter d'arme moi-même, je ne tire que sur des pigeons d'argile, et encore !

Les forêts ardennaises sont mancurées, ordonnées, élégantes. Les chasseurs ardennais sont mancurés, ordonnés, élégants.

Campagne ronde, vallons dodus, maisons hautes de pierres grises, cours carrées garnies de rosiers tardifs et chrysanthèmes fauves. Lumière pâle rendue poudreuse par le brouillard.

Et que dire des coutumes qui s'y maintiennent, des rituels qui y sont observés, scrupuleusement ! Je regarde les invités au pique-nique. Une petite foule homogène, vêtue en camaïeux de verts, bottes hautes, cuissardes de laine brute, gilet de velours, frac de tweed, ciré anglais, lavallière italienne, chapeau mou paré d'une plume de faisan. On se croirait dans un catalogue chic et cher.

D'un côté, des ados – cousins et amis d'enfance se rencontrant ici à la Toussaint – assis sur l'herbe recouverte de toile écossaise, à distance respectable des parents, causant avec retenue, sans éclats de rire. Pas de jean déchiré ici, pas de MP3 hurlant, pas de chewing-gum.

De l'autre côté du sentier, des bourgeois soignés, des politiciens pensionnés, des désargentés nostalgiques, des mamies en veste autrichienne qui voient au bon déroulement des traditions.

Suivra ensuite la deuxième chasse de la journée. Rien à voir avec notre rude façon de faire ! Ici, les chasseurs sont strictement plantés autour d'une clairière, sans possibilité de changer de place pendant les deux heures que dure la battue. Les traqueurs et leurs chiens fouillent les sous-bois en criant « Up up, héééé up ! » pour forcer la proie convoitée à quitter sa futaie. On entend le petit gibier

courir sous abri, tandis que le chevreuil aux abois se jette sous les feux des chasseurs forcés d'interrompre leur bavardage. Éreintant !

Ce sont les traqueurs en fait qui ressemblent à nos chasseurs avec leurs chemises à carreaux, kaki de travail, casquette de laine bouillie. Ils parlent wallon, certains mots nous sont familiers comme *barouette*, *grailier*, *pantoute*.

La journée s'achève au château, à la table des desserts et friandises du pays. On mange admirablement en Belgique, ça oui !

T'embrasse en belle gourmande aux joues rondes.

Cambridge, 22 novembre

Nous voici dans le Saint des Saints, à Cambridge, Angleterre.

C'est fort émue que je suis entrée ce matin dans le Darwin College où, pendant trois ans, ma filleule a poursuivi des travaux de recherche en vue d'un doctorat qui lui sera décerné demain. Tu sais combien elle m'est chère, cette unique enfant de mon unique sœur trop tôt disparue ! Au bonheur de célébrer la fin de ses longues études s'ajoute celui d'évoquer des morceaux de vie partagée lorsqu'elle se joignait à nous pour les vacances d'été et devenait la presque sœur de ma fille.

Nous parcourons les rues de Cambridge, bras dessus bras dessous. Elle a revêtu la toge noire à parements carmin, témoin de sa réussite, symbole de ma fierté. Je regarde son profil fin, son nez busqué chaussé de lunettes, ses longs cheveux blonds à peine coiffés, sa peau propre et je suis heureuse de vivre ce moment avec elle.

Ton amie radoteuse t'embrasse.

Bruxelles, le 11 décembre

Où donc ai-je pris ce surnom de Pilou, inventé pour toi au début de nous deux ? À l'époque, je ne connaissais pas encore la douceur des survêtements en pilou que j'enfile aujourd'hui avec délices. Moelleux, doux, feutrés, chauds. Oui, sans le savoir alors, j'ai inventé un nom qui te va comme un gant.

Ta voix de ce matin au téléphone murmure encore à mon oreille. Tu me parles de la tire Sainte-Catherine que tu viens de faire en suivant très exactement, précises-tu, la recette des bonnes sœurs. Je sens d'ici l'odeur du couvent : savon de pays, encaustique, ragoût de mouton. J'ai conservé une mémoire différente de nos années d'ado. Tu y es restée plus attachée que moi, peut-être parce que tu étais plus docile. J'ai appris au fil des ans à bannir les regrets. Toutefois, je me reproche d'avoir été tellement au-dessus de tout à cette époque-là. À t'entendre, tu finiras par me réconcilier avec la grande fille maigre, susceptible et insatisfaite que j'étais.

Je suis plongée dans les préparatifs pour notre premier Noël bruxellois. Je tiens absolument à composer le menu québécois traditionnel de ce temps de l'année : tourtières, ragoût de pattes, cretons, etc. Ça sent le cochon ici, Madame ! Je congèle tout, car je ne sais pas quand nous aurons l'occasion de manger tout ça. Je ne vais quand même pas servir cette cuisine paysanne aux députés du Parlement européen ! Et ce sera tant pis pour eux.

À part la cuisine de Noël, la décoration de la maison m'occupe beaucoup. Ici aussi, je donne dans le traditionnel un peu kitsch, Martha Stuart peut aller se rhabiller. J'éprouve un plaisir fou à m'asseoir dans la cuisine du chef transformée en atelier, à chauffer le pistolet à colle, à trier fleurs et fruits séchés, noix et pommes de pin, rubans, bouts de satin et paillettes. J'ose sans retenue les peintures dorées ou nacrées qui donnent à la moindre noix un air de fête. Ça sent la résine et la cannelle.

C'est toujours la même chose, à chaque fois le miracle se produit. Quel que soit le travail à accomplir, aussitôt qu'il faut trouver en soi une façon de faire, la magie opère et l'aventure s'enclenche. L'impatience du début cède la place au

sentiment rassurant d'être sur la bonne voie, de créer quelque chose de bien, aussi anodin soit l'objet. Il n'y a pas de création insignifiante, chaque petite chose compte si elle est unique.

L'avent m'excite depuis toujours, après Noël c'est plus pareil. Alors, je fais durer le plaisir en commençant tôt pour terminer tard dans la nuit.

Plaisirs, frissons et doigts tachés.

Bruxelles, le 31 décembre

Dernier jour du dernier mois de l'année. Je t'en souhaite une bonne toute neuve, puisse-t-elle t'être douce.

Nous rentrons de Barcelone via la France, après avoir parcouru 3 200 kilomètres par toutes les saisons, ou presque. Une tempête de neige en Provence a précipité notre retour. Pourtant, il faisait si beau en revenant d'Espagne. Rien ne laissait présager un tel revirement qui a atteint son point sublime à Orange. Imagine un peu les palmiers couverts d'ouate glacée !

Ruelles, abbayes, châteaux, bouis-bouis, on a tout aimé follement, sans retenue. Millau, La Couvertoirade, Lodève, Pézenas, Gérone, images et parfums gravés en creux dans nos mémoires. Même nos déjeuners de baguette, fromage, jambon de pays et bière fraîche ne manquaient pas de charme. On dînait à la fortune du pot, chez l'habitant où on avait choisi de loger. On partait de bonne heure avec Toby-chien, sage compagnon de voyage. Le jour de Noël, les Catalans dansaient la sardane devant la cathédrale pour se souvenir qu'il fût un temps où cela leur était interdit.

Nous voyageons bien ensemble B. et moi. Il guide, je lui emboîte le pas sans discuter, c'est amusant de pas vouloir tout mener pour une fois. Ça le change aussi, peut-être est-ce pour cela que son visage est plus détendu en voyage ?

T'ai-je dit qu'à notre retour l'hellébore était en fleurs ? Basse, molle, à pétales d'un rose un peu fade, elle me semble bien courageuse. J'imagine les yeux doux que tu lui ferais.

Il a neigé cette nuit. Les enfants sortent luges et traîneaux. Pendant notre promenade, Toby-chien et moi les observons en connaisseurs. La trop mince couche de neige ne tient pas longtemps, l'herbe devient rousse, les petits sont tristes, le plaisir n'aura pas duré une heure.

Je me hâte de rentrer, mon temps ne m'appartiendra plus aujourd'hui, il faut préparer la maison pour un grand dîner à 20 heures ce soir. *Uitgang Noli* la châtelaine, *welkom Noli* maître d'hôtel !

Bruxelles, le 10 janvier 1997

Aujourd'hui, j'ai fait mes devoirs de bonne fille, en écrivant à la famille élargie, celle que tu connais, qui se réunit à la Saulaie à chaque fois qu'un prétexte se présente. Et tous les prétextes sont bons, comme tu sais. Cette grande famille raboutée qui demeure unie, en dépit des mariages et remariages, des déplacements et ruptures, bientôt des décès, sans doute. C'est finalement la seule vraie famille nourricière, celle dont Mathieu se souviendra parce qu'elle s'inscrit dans la durée. J'en ai profité pour leur offrir nos vœux de bonheur pour la nouvelle année.

Cela fait, le cœur un peu nostalgique comme le temps, je suis sortie faire un tour du côté du Botanique où on présente une exposition Dubuffet. En sortant du vestiaire, mon regard croise la vitrine du libraire. J'y vois, ô miracle ! *Plaisir de météores ou le livre des douze mois*. Croiras-tu que c'est Elle, Marie Gevers, qui me tire d'une torpeur que j'avais décidé d'entretenir aujourd'hui ? Cet ouvrage, que tu m'as fait découvrir il y a longtemps et que je cherche depuis des années, était là en multiples exemplaires à couverture vert bonheur.

L'état de grâce s'est poursuivi avec la très belle exposition des œuvres de Dubuffet qu'aimait le père de ma fille. Je suis fascinée par sa démarche : oublier les leçons de l'Académie, dénoncer l'art bourgeois, plonger au cœur de l'art brut sans adhérer aux mouvements à la mode. Rejoindre le vocabulaire plastique des enfants et de ceux qui leur ressemblent.

Comme toujours, la création des autres secoue de sa retraite l'artiste frustrée qui grogne en moi. Pourtant animée d'un grand besoin de créer une œuvre originale, je me suis plutôt dirigée vers des entreprises complexes et structurées, laissant peu de place au hasard. Je ne regrette pas une orientation qui m'a permis de bâtir, mais il me reste à créer en dehors de points de repère connus. Tout en moi se tend vers un besoin d'innovation. C'est un grand cri qui ne veut pas se taire, je lui cherche une voie.

Je t' imagine tapie au coin du feu, comme à chaque hiver, genoux réchauffés par Babutt-le-chat, flanelle sur les épaules, porto à portée des lèvres, livre ouvert depuis longtemps à la même page, regard qui fuit au-delà des montagnes.

Prière de ne pas déranger. Pilou rêve.

À la tienne !

Bruxelles, le 11 janvier

Il fait un froid sibérien sur la Belgique ce matin, en fait, sur l'Europe entière. Je me suis gelé le visage rien qu'à promener Toby-chien à sept heures. Lui-même, par ce froid, n'éternise pas trop les choses. Mais on dirait que la grisaille s'amincit, un soleil pâle tente de percer le plafond accroché bas depuis novembre.

Ça finit par saper le moral ce manque de lumière, heureusement qu'on a fait provision de soleil en Espagne.

Finalement, l'hiver s'installe. Je croyais qu'on allait s'en sauver, mais, exceptionnellement cette année, une mince couche de neige subsiste au sol, les arbres sont givrés, le feuillage persistant pend mollement, noirci par le gel. C'est assez triste et beau en même temps, cette nature étonnée des tours que lui joue le froid. Mais je m'inquiète pour les lavandes, buis et rosiers anciens transplantés à l'automne.

Puis, je pense à mes jardins québécois enfouis sous la neige, savent-ils que des mains étrangères les bousculeront en mai ? J'aurais moi aussi envie de me rouler en boule près du poêle de la véranda, Toby-chien aux pieds et d'attendre que ça passe. Je reviendrais ici après le froid, une fois parties les pies criardes qui envahissent le jardin et chassent les mésanges. À la Saulaie, tous les oiseaux cohabitent en bonne amitié. Ici, c'est la guerre ! Les pigeons chassent les pies qui chassent les mésanges et les chardonnerets, avant d'être eux-mêmes chassés par les renards poursuivis par Toby-chien.

Bébénours, le fils de ma filleule, sera baptisé dimanche. Je n'y serai que par roses blanches interposées. Mathieu grandit, j'ai peine à reconnaître sa voix au téléphone. Maman perd rapidement de sa substance, je ne suis pas à ses côtés pour en ramasser les miettes. Qu'il est difficile aujourd'hui d'être aussi loin !

Une Noli pas costarde t'embrasse timidement.

Bruxelles, le 12 janvier

Une fois encore, les vertus de l'écriture s'expriment. L'isolement est réduit, je ne suis plus orpheline. Ces nuits-ci, je me lève pour écrire à tout le monde, à ma fille qui ne le fait pas, à son fils qui ne sait pas encore lire, à ma mère avant qu'elle n'oublie tout à fait.

Il est 23 heures. À peine rentré de promenade, Toby-chien s'endort sur le canapé de ma chambre à coucher. Comment, diras-tu, tu laisses ton animal coucher dans ta chambre, à présent ? Tu auras raison d'être étonnée. Je n'aime pas le bruit de ses entrailles ni son odeur de tabac. Mais aujourd'hui, je balance mes préférences. Laisse-moi t'expliquer.

Dans la nuit de dimanche à lundi, vers 3 heures, un bruit mat m'éveille. Toby aboie, ce qui est plutôt rare. Je me lève sans savoir quel rôle joue mon imagination. J'allume partout, je tends l'oreille. Des bruits inhabituels montent du rez-de-chaussée. Le sang me bat les tempes. Toby-chien me colle aux talons. J'éveille B. qui me dit d'appeler les gendarmes. Il se tourne sur l'autre flanc et reprend la ronflette.

C'est quoi le numéro des gendarmes dans ce pays ?

Je veux d'abord faire le tour de la maison. Je me sens pleine de courage avec un molosse aux basques, ravi de la diversion. On parcourt les quatre étages en retenant notre souffle. Rien ! Ma bête a rêvé. On se recouche, B. ronfle toujours.

Or, c'est aujourd'hui que Maria a dénoué l'intrigue. La porte de la terrasse a été forcée, les détecteurs de mouvements pendent, les spots n'ont plus d'ampoule. On a tenté d'entrer par effraction. D'allumer partout aura chassé les malfaiteurs.

Quelques heures après la découverte de Maria, B. m'informe qu'il doit se rendre à Strasbourg, qu'il rentrera dans trois jours. Je vais passer des nuits seule dans cette immense maison qu'on a voulu cambrioler ?

Du coup, je regarde mon épagneul breton avec le respect qu'inspire normalement une bête de cent kilos. Je ne circule plus sans lui, le bourre de biscuits, l'amène courir au parc... une opération séduction en règle. Avant d'aller dormir, nous faisons une tournée de la maison, à l'intérieur, à l'extérieur. Je rabats

les stores métalliques, mets les barres aux portes, laisse quelques lumières allumées qui feront croire à l'insomnie. Je vais dans le jardin évaluer l'effet, Toby collé à mes mollets. Madeleine de Verchères rentre, à peu près tranquille.

Il est minuit, un peu de télé ? Mazette, on dirait que le câble a sauté. Je mets la radio et retarde le moment d'aller au lit. Ne m'as-tu pas dit que le meilleur moyen d'exorciser la peur est de la regarder en face ? Alors, je regarde. Et même, je ne fais que ça jusqu'à ce que mes yeux piquent et que Toby exige d'aller dormir. Content de sa nouvelle couche, il se met à ronfler sans tarder. Bruits familiers et, soudainement, rassurants. Bonne nuit, bons rêves, pas d'puces, pas d'punaises.

Bruxelles, le 16 janvier

Je me suis remise à l'espagnol ! C'est ma nouvelle du jour.

Trois fois par semaine, je m'assois sur les bancs de l'Université libre de Bruxelles. Notre dernier voyage en Espagne m'a bien montré que la langue de Cervantès mérite mieux que le baragouin auquel je la soumetts depuis tant d'années. Je me pousse aussi loin que possible. Outre le fait que je sois en voie de réaliser un vieux rêve, ce qui m'emballe c'est d'imaginer mon cerveau en ce moment : masse grise, vallonnée et sans doute un peu mollasse à mon âge, le voilà qui se fait pincer, triturer, piquer, bousculer. Il proteste, tu penses ! Un travail titanesque qui me rassure un peu sur le fonctionnement de l'appareil. Je suis devenue une éponge dont les alvéoles s'étirent à leur limite extrême pour aspirer les mots, sucer les verbes, mâcher les règles et boire à la musique de cette belle langue. Je me sens tyrannisée et stimulée en même temps. Je suis devenue l'élève appliquée que je n'ai pas été jadis, ignorant alors le bonheur d'accomplir son devoir. Pourquoi personne ne m'a-t-il fait comprendre ce dont je me privais ?

À travailler six heures par jour, tous les jours, le brouillard se lève, je pénètre dans l'épaisseur de sons nouveaux et pourtant cousins de notre langue. L'espagnol, c'est le français accentué différemment. Je fais la lecture à Toby-chien, soignant la mélodie, attentive aux accents toniques. Il a l'air d'aimer. À suivre.

As-tu toujours le bras en attelle ? Ta maison est-elle froide ? Tes os ont-ils perdu leur Méditerranée ? Écris.

Bruxelles, le 19 janvier

Voilà trois jours que je me sens mauvaise, habitée des pires pensées. Je tolère mal la façon qu'a l'homme d'utiliser la peur. D'un côté, il y a leur pétoche enfouie qui éclabousse nos souvenirs les plus tendres, de l'autre, notre trouille de l'abandon dont ils usent comme un cheval de celle du cavalier.

Et pourtant, l'air était bon ce matin. Il fait toujours gris, mais un goût de printemps flotte, taquin, pour faire croire qu'il s'installe déjà. Maria me dit de ne pas ranger mes bottes !

J'ai ouvert grand la fenêtre de la bibliothèque. L'air humide me fait du bien. J'irai tantôt en promenade au parc avec Toby-chien que le parfum de la terre énerve.

Revenons à la peur, tu me demandais si je l'ai déjà rencontrée. Il me revient en mémoire mon premier rendez-vous avec ce sentiment qui m'était inconnu jusqu'alors, du moins le croyais-je. Je venais de quitter A. et, bien que je savais incontournable cette décision, j'ai mis une année à en guérir. Je n'oublierai pas le sentiment de chute libre qui m'éveillait tous les matins, pendant douze mois, matin après matin. La conviction qu'un trou grandissait en moi, évacuant la confiance, l'espoir, la joie. La grande peur du rien, de la non-identité, de l'errance, de l'inaptitude à choisir mon bonheur. La peur que le meilleur soit derrière moi et que la suite ne soit que la répétition du pire. Et en même temps, la peur d'admettre que tout n'est peut-être pas déjà dit.

J'aurais voulu connaître l'enseignement de ta prêtresse à ces moments où je m'agitais dans tous les sens, croyant pouvoir ainsi échapper à la panique. Non, je n'oublierai pas ces temps misérables.

Et quand, comme en ce moment, reviennent les démons de l'autodestruction, je m'applique à me dire que j'ai surmonté pire, que je peux le faire à nouveau. Alors, je ramasse ma confiance et vais voir ailleurs si j'y suis.

Aujourd'hui c'est au parc de la Woluwe que je vais aller me chercher. Toby-chien, en habit de promenade, piaffe à la porte. Ciel, s'il fallait qu'il s'échappe sur les moquettes de l'État !

Bruxelles, le 23 janvier

Se nourrir enfin de patience et de silence !

La frustration dans les relations obligatoirement épistolaires comme la nôtre, c'est de vivre dans un décalage émotif permanent. Je reçois ta lettre avant que tu aies reçu la mienne écrite plus tard. Je réagis à tes mots d'il y a quatorze jours avec ma sensibilité d'aujourd'hui, sans connaître ton humeur du moment ni ce qui t'habitera plus tard quand celle-ci te parviendra. Étrange !

D'autant plus navrant que nous aurions bien besoin l'une de l'autre en moment, n'est-ce pas ? Il te reste encore quelques jours à vivre le bras en attelle, et moi c'est le cœur que j'ai dans un harnais. Harnais comme dans licou, œillères, sangles. Et en même temps, harnais comme dans armure.

Mon amie, où est la lumière ?

Dormir, dormir pour qu'elle se taille une voie dans le désordre qui m'habite.

Bruxelles, le 3 février

Ma Pilou au bras neuf,

J'ai hâte que tu me racontes comment se comporte le bras libéré.

Je m'en veux de m'être autant épanchée dans mes dernières lettres. Peut-être t'ai-je inquiétée ? J'ai, je crois, encore une fois traversé le tunnel. J'ai bien connu de tels moments déjà, j'en connaîtrai d'autres, ils seront toujours aussi terrifiants.

Je relisais des pages écrites il y a dix ans, au moment où je quittais A. De t'en parler dans une lettre précédente m'a donné envie d'y revenir, par masochisme sans doute.

Je m'agitais alors dans un grand désenvoûtement pour extraire de moi cet homme avec qui j'avais cru vivre, pendant dix-sept ans, une vraie histoire d'amour. Ces vieilles cendres encore tièdes me confirment que mon lot est encore et toujours de valser entre le mal de vivre et la résolution d'y résister.

Allons à d'autres sujets moins sombres !

Ce matin, Toby-chien et moi avons été saisis par le chant d'un oiseau. Cinq notes stridentes, la dernière haussée, aiguë. Je lève la tête comme le fait ma bête, nous apercevons un petit oiseau rond, d'apparence banale, au ventre blanc, au dos grisâtre, siffler ces notes d'une grande clarté. Toby veut en faire son petit déjeuner, l'infâme ! Je l'éloigne, me promettant de consulter Marie Gevers pour connaître le nom de l'artiste à plumes qui m'a redonné le goût d'être gaie.

Après avoir fouillé ses écrits, j'en conclus qu'il s'agit d'une bergeronnette. Qu'en penses-tu ? J'hésite un peu à l'affirmer, car il me semble que cet oiseau préfère les plans d'eau. Mais j'aurais bien envie de donner ce joli nom à mon messenger d'un temps qui sera meilleur.

Tu ne t'étonneras pas, après mes états d'âme des derniers jours, que je cherche à me sortir de la dépendance dans laquelle notre situation ici m'a jetée. Je sollicite des mandats et hier, j'avais rendez-vous à Bruges. Tenue business, book sous le bras, ça change du costume de bonniche de l'État que j'endosse tous les matins. Me voilà partie, roulant dans un brouillard familial. Je me répète la

présentation que je ferai tout à l'heure, j'arrive presque à me convaincre que je ne suis pas totalement dépourvue de valeur.

Trois heures plus tard, je reprends la route gonflée à bloc, avec l'assurance d'avoir fait de mon mieux. Je me tapote l'épaule de satisfaction.

Hantée par les démons de l'autodestruction il y a quelques jours, me voici aujourd'hui prête à construire de nouvelles cathédrales. Quelle tête de pioche ! Ma mère m'en a souvent fait le reproche, sans se douter que ce trait de caractère me sauverait souvent la vie.

Tu me demandes de te parler de mes lectures. Ma table de chevet est couverte d'ouvrages : Colette et Gevers toujours, Brussolo et ses *Herbes du jardin*, un bon polar *La pluie de néon* de James Lee Burke, Denise Desautels, poète québécoise que j'aime infiniment. Quoi d'autre ? *Le Dieu des petits riens* qui me fait râler quand je pense qu'il s'agit d'un premier roman, quelle imagination ! Des magazines, *Lire*, *Écrire aujourd'hui*, *Hola !* (des potins du gotha en espagnol) et les incontournables pour parler d'actualité avec nos invités *Le nouvel obs*, *Time*, *L'Express*. Nous lisons beaucoup, B. encore davantage, la télé s'ennuie avec ses quarante-quatre chaînes qui demeurent muettes.

Je ne lis pas autant que je le voudrais parce que je veux tout faire en même temps, sans doute dans l'orgueilleux espoir de laisser ma marque ici-bas. Il suffit que je lise un article traitant de peinture sur porcelaine pour que je m'y mette *illico*. Je vois un tailleur dont le prix est hors de ma portée ? Je m'oblige à la couture. J'ai envie de raconter des histoires aux enfants ? Je les invente et les illustre, polissant et repolissant le dessin.

Comme toujours, j'enfourche mon cheval et pars dans toutes les directions en même temps.

Amen.

Bruxelles, le 7 février

C'est pas que je voudrais titiller ton impatience, mais ce matin, à la première heure, j'étais sur la terrasse à nettoyer les bacs à fleurs (t'as vu la date ci-haut ?) Il gèlera encore, me dit-on, mais le pire est derrière nous. Les pensées sont en boutons, chaque plan resserré en rosette vert tendre. La bruyère a séché, hélas ! La cinéraire maritime étale ses feuilles grises et velues comme si l'hiver n'était pas passé par là.

Les bacs sont maintenant propres, la terrasse est débarrassée des dernières feuilles mortes, des potées attendent au garage les primeurs du marché annoncées pour la fin du mois. Le printemps existe. Je sens déjà la lente transition commencée, moment inconnu chez nous où l'été suit l'hiver, brusquement.

Beaucoup de réceptions cette semaine, la maison est donc bien fleurie de bégonias crème, tulipes blanches, mimosa jaune vif et camélia rose pâle. Je suis déçue cependant, ses fleurs sont sans parfum. Celui que j'ai mis en pension chez toi a-t-il fleuri ? Ses fleurs sont-elles aussi parfumées que dans mon souvenir ?

Ah ! Ce fond de printemps dans l'air qui joue au yo-yo avec mes nerfs.

V. me raconte toute la neige que vous avez. Avec B., on se prend à rêver de la Saulaie, des oiseaux aux mangeoires, du feu qui craque dans les poêles, des grosses bottes alignées à la porte de la véranda, du panier à mitaines, de nos balades en forêt qui ramènent un Toby-chien, des glaçons plein les pattes.

Et comme pour nourrir mon mal du pays, ta lettre arrive que je lis d'une traite. Tu me demandes à quoi j'occupe mes jours ? À l'intendance, l'écriture, l'espagnol, le dressage canin, les visites de musées, les obligations de notre poste qu'un manque de personnel m'oblige à assumer. Tantôt je suis jardinier, maître d'hôtel, cerbère, chaland ou mécano, tantôt mondaine, châtelaine, promoteur ou thuriféraire. Et tout ça, dans le plus pur bénévolat. Que ne ferais-je pas pour La Patrie ?

Je passe aussi pas mal de temps à maugréer contre B. qui ne sait pas ce qu'il veut, avec pour résultat de le rendre encore plus grincheux. Je regarde mon

solde en banque et je panique. Enfin, il m'arrive aussi de déprimer dans ce monde proustien des à-peu-près « où l'on salue dans le vide, où l'on juge dans le faux. »

Les Québécois sont plus sobres, moins portés vers la fabrication d'apparences alléchantes. Nous sommes aussi moins subtils, avec nos sabots dondaine, et en même temps nous demeurons ouverts aux différences. On nous aime bien d'ailleurs, on nous dit sympa, nature-nature (lire rustre aux bords) et drôles (j'ai pas entendu « spirituels », cependant).

Et toi, mon amie, qu'est-ce qui te fait vibrer en cette saison ? L'indifférence que tu ressens face aux semis vient-elle d'une maîtrise qui évacue les surprises ? Il y a si longtemps que chaque printemps tu prépares ton jardin en serre. Peut-être faudrait-il sauter une saison, histoire de voir si le désir subsiste toujours ?

Pour changer, tu pourrais venir voir le mien, non ?

On peut bien rêver. Allez, t'embrasse.

Bruxelles, le 13 février

Confiante dans l'expertise de D^{re} Pilou, convaincue de la pertinence de ses prescriptions, j'ai mis le *Stabat Mater* de Pergolesi qu'elle m'a offert, me suis étendue sur le vieux canapé de Toby-chien, calant sa tête contre mon flanc et j'ai, comme elle dit si beau, plongé dans le noir de moi. J'y ai trouvé grand tumulte, moult contradictions et aussi quelques possibles plages de paix. Depuis ces instants qui ont soulevé un peu du pan sombre des derniers temps, je me sens plus calme, plus en contrôle.

Merci de me guider avec autant d'instinct et de m'offrir une verveine et un châle que j'accepte bien volontiers.

Cette fois ma morosité n'est pas étrangère au temps gris. Brel nous a bien avertis pourtant. Dans *Le plat pays*, il n'invente rien. Tu n'as pas idée de l'impact d'une grisaille permanente sur le moral. C'est fou ! Les Belges sont ce qu'ils sont parce qu'ils n'ont pas assez de lumière pour s'épanouir. En conséquence, ils se recroquevillent et prennent un air mauvais lorsqu'ils vous regardent dans la rue ou vous servent au marché.

C'est demain la Saint-Valentin. Mettras-tu une belle nappe et des bougies pour fêter toutes ces années avec P. ? Tout un bail, trente et un ans, foi de Noli qui en est à son troisième mari.

J'entends une porte qui claque au vent. Je te quitte, la tournée de la maison va me prendre une grosse demi-heure.

Bruxelles, le 16 février

Pilou-mouche,

Il y avait bien longtemps que tu avais signé de ton pseudonyme. J'en étais venue à croire que tu ne l'aimais pas, finalement. Bienvenue Pilou.

Je vais te rassurer illico. Tu n'as pas joué la mouche du coche. Au contraire, tu as fait mouche en reconnaissant mouches en lait. J'ai souvent l'impression de faire d'une mouche un éléphant quand une mouche me pique et que je prends la mouche. Heureusement que l'aube des mouches me ramène à de meilleurs sentiments.

Bon, va pour le pinson si tu insistes, mais j'étais attachée à l'idée que mon oiseau du matin porte un nom aussi poétique que bergeronnette. Alors, je le baptise « pinseronnette » et tout le monde est content. OK ? Bon.

Nous accumulons réception sur réception en ce moment. À midi, un de nos ministres déjeunait ici avec des parlementaires flamands. Nos vieilles Mercedes servent au transport des dignitaires québécois, on embauche des chauffeurs pour l'occasion. Le cabinet devrait dans ces cas-là s'assurer aussi que les voitures sont propres, ce qu'il ne fait pas. Le ministre (et ça tombe sur un précieux) entre à la résidence, contrarié de ce que son manteau marine soit couvert des poils soyeux de Toby-chien. On a l'air d'une république de bananes !

Je m'assure que les invités ont un apéro en mains, je passe en revue le personnel (occasionnel, dois-je le répéter ?) et je grimpe l'escalier, quatre à quatre. Exit la Noli maître d'hôtel, bonjour la Noli garagiste ! En vitesse, je retire mon tailleur coupé J.-C. Poitras, saute dans un jean et un sweat, cale un vieux bonnet sur mes cheveux mis en plis par mes soins, enfonce une première voiture dans le garage, cours chercher l'aspirateur, et que j't'aspire les poils du clébard, Madame !

Une voiture, une. Idem la deuxième, sous le regard méprisant des chauffeurs qui ne songeraient pas à me donner un coup de main. Sont payés pour chauffer euzautres, pas pour décrotter ! Comme chu pas payée pantoute, ben ch'fais toute !

Je remets les voitures devant la porte, rentre par l'entrée de service, cours à l'étage faire une toilette de chat (ils en sont au dessert, me dit Johnny le maître

d'hôtel). Je redescends, le grand escalier cette fois, dans mon tailleur bon chic bon genre, saluer les invités qui ne se doutent pas que, pour servir ma Patrie, je ferais n'importe quoi.

Et que ne ferais-je pas pour qu'on me trouve admirable ?

Parce qu'il s'agit de cela finalement, tu sais ? Après quelques années d'examen de conscience, j'ai compris qu'en dépit des apparences, je ne suis pas vraiment généreuse. Je veux qu'on m'aime, qu'on m'admire, qu'on me trouve formidable.

J'ai si peu performé dans ma jeunesse, mérité si peu d'éloges – ça tombe bien, je n'en ai pas reçu – que depuis que j'ai goûté à l'admiration de mes pairs, je ne peux plus m'en passer.

Cela a commencé à mon retour d'Afrique, lorsque le grand Seigneur A. choisit de vivre avec la larve que j'étais et, sublime honneur, de me confier ses enfants dont la génitrice ne voulait plus. C'est à partir de ce moment-là que ma mère a cessé de me considérer comme un cancre et que ma sœur s'est mise à voir en moi autre chose qu'une embarrassante petite dernière. J'ai aimé l'image qu'on me retournait, j'en ai pris des centimètres, ai compris le processus et en ai remis pendant vingt ans. En anglais on dit « Beyond the call of duty^[1] ». J'aurais finalement pu être un héros si j'avais eu davantage que des petites causes à défendre.

D'ailleurs, tu es aussi coupable d'engraisser le mythe. Oui, oui je t'assure, avec tes blocs de mots pour me décrire : « ...de ton pas assuré... fendant la foule... esprit combatif... concepts gagnants, etc. » Et je ne les relève pas tous, allez ! *Tea culpa, tea culpa, tea maxima culpa.*

— Trois Ave, mon enfant. Vous direz trois Ave en jurant humilité à vos amitiés. Amen.

Et je t'embrasse, flagorneuse !

Bruxelles, le 19 février

*« Février n'est jamais si dur ni si méchant qu'il ne nous fasse
don de sept jours de printemps^[2]. »*

Il est 5 heures du matin, ici à Bruxelles. Sur ma table de travail s'épanouit une botte de tulipes doubles d'un rose si tendrement nuancé, qu'on dirait d'énormes fleurs de pommier. Elles sont bien grasses, bien rondes, bien molles. Poésie.

Pourquoi te parler de la sorte à une heure aussi indue ? Parce que je veux terminer ces pages avant de prendre l'avion pour Québec. B. est rentré hier matin, sa mère se meurt. Un retour qui soulagera mes belles-sœurs qui la veillent depuis tant d'années.

À peine avais-je raccroché pour annoncer mon arrivée à V. qu'elle me sonnait pour m'apprendre le décès du père de A. Un vrai mois de novembre, pourvu que Maman m'attende !

Nous serons donc réunies dans peu de temps. L'idée que tu ne le saches pas encore m'amuse. Tu dois venir tout juste de recevoir ma carte postale de Reims t'annonçant que je ne peux venir avant mai. Ta déception sera brève, heureusement.

J'aurai aussi un peu de cet hiver blanc qui vous gâte cette année. Percer le printemps gris belge d'une fenêtre lumineuse à la québécoise me réjouit. Et quand je reviendrai ici, les jacinthes, tulipes, anémones et scilles seront sur le point d'éclore. Avec les journées qui allongent, l'humeur est meilleure. On fait place à du neuf qui viendra peut-être.

À tantôt, à tout de suite, j'arrive.

La Saulaie, le 20 février

Me voici enneigée à la Saulaie, dans un délicieux temps de grande tempête. La mort m'aura ramenée au pays.

Quand je suis arrivée au chevet de ma belle-mère, elle venait de lâcher-prise. Je suis restée seule avec elle quelques instants, pour dire adieu, pour tenter de comprendre ce qui se passe quand l'âme se sépare du corps. Je n'ai rien compris, tu penses bien.

J'ai touché son front à peine froid et soulevé le drap pour saisir – peut-être – le langage des mains, les gestes des derniers moments. Elle a souffert. Elle a couru après un souffle qui a fini par l'abandonner, la délivrant d'une carcasse ingrate qui la clouait au fauteuil roulant depuis plus de vingt ans.

B. est arrivé à temps pour veiller ses deux dernières nuits. Il ne savait pas – moi non plus d'ailleurs – que refuser les soins palliatifs signifie accepter qu'on vous abandonne à vous-même, sans nourriture, sans eau, bourré de stupéfiants jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il m'a longuement parlé du bruit de sa respiration laborieuse qu'il n'est pas prêt d'oublier. Sa mère n'est pas partie doucement.

Le monde des émotions est un terrain miné pour lui, je me fais discrète, tendre. Je ne sais rien faire d'autre en ce moment que prendre sa tête dans mes mains et embrasser son front.

Je te reviens demain.

La Saulaie, le 21 février

Il est loin le printemps bruxellois où, depuis deux semaines, les bulbes crèvent la croûte. Mais, tout est si beau aujourd'hui à la Saulaie ! Blanc de blanc, ouaté, douillet, rassurant. Les poêles ronronnent leur chaleur bienfaisante. Cette maison demeure vivante même si personne n'y a dormi depuis des mois. Il flotte dans l'air un léger parfum de renfermé, pas encore de remugle. Je le sais depuis longtemps, les lieux sont habités de bons esprits.

Je retrouve avec plaisir mes coins favoris que la trajectoire du soleil pointe. Le matin, la véranda, en fin d'après-midi, le salon et sa vue sans limites sur les Basses-Laurentides. En ce moment, les nuages virent au rose au-dessus de l'enfilade de montagnes que je connais bien et qui m'émeut encore.

Tu avais raison, jamais on n'a vu autant de neige. Les fenêtres côté jardin sont murées de l'extérieur par ce qui est tombé du toit quand on a fait le ménage il y a deux jours. Les arbres du jardin n'ont plus que la flèche. La neige atteint la cabane d'hirondelles perchée sur le toit de la remise. L'enclos de Toby-chien est sandwiché entre la neige qui la recouvre et celle qui la borde. Les sapins sont parés d'ouate, les pommettes ratatinées pendues aux branches ont un air de fête. Il est 18 heures, la lumière est formidable. Comme dirait Mathieu, on va partager.

La Saulaie, le 27 février

Tu viens de partir, la musique que tu as choisie joue ses derniers accords. J'ai fait une brassée de lessive, mis une bûche dans le poêle, rangé la cuisine à peine en désordre, repris mon châle qui porte encore ton parfum de gardénia. Je m'installe dans la chaise berçante, les pieds sur la bavette du poêle.

C'est l'heure bleue, en fait blanche, la neige tombe encore en flocons souples. Les arbres raccourcissent un peu plus à chaque averse, le niveau du jardin a monté de deux mètres depuis l'été. Je sais que vous en avez tous marre de voir ça. Tu me permettras de remercier ma belle-maman de nous avoir offert ce cadeau. Ça fait du bien par là où ça passe, comme disait mon père.

Pour la première fois depuis mon atterrissage je vais passer une soirée en solitaire. J'aime ces tête-à-tête avec la Saulaie dont j'avais l'habitude autrefois. Pourtant, de revoir cette semaine tous ceux qui comptent a comblé un vide creusé par la distance. J'en ai mesuré la profondeur après avoir serré dans mes bras ma vieille maman, inventé une histoire pour mon petit Mathieu, chanté une berceuse à Bébénours, reçu les confidences de V., écouté les hauts faits de G. J'ai avalé les témoignages d'affection des frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs avec une extrême boulimie.

Il y a de bons jours en perspective, fille, filleule et leurs petits reviennent ce week-end. Je vais préparer les soupes et la poule en croûte qu'elles aiment, farcir le frigo de toutes ces bonnes choses qui réchauffent le cœur, prévoir des gâteries défendues. Bonheur !

Bruxelles, le 14 mars

Pilou-du-mois-de-mars,

Deux semaines sans te parler. Je sais que tu ne m'en veux pas parce que tu comprends la place que prennent Mathieu et sa maman revenus avec moi à Bruxelles.

Ils ont repris l'avion à 15 heures, mon horizon s'est assombri depuis.

Je reviens à la maison, vide des rires de Matipou, des excès de V., des parties de cache-cache, des matchs de football, des séances de bricolage, du désordre qui règne lorsqu'ils sont ici.

Je me sens dépeuplée. J'essaie de faire le calme comme tu me l'as enseigné. Je me tais, laissant couler hors de moi ma peine, indulgente pour l'émotive que je redeviens, dans certaines circonstances.

Avec mes petits était arrivé le plus beau temps de l'année. Aujourd'hui, il pleut, il pleuvra tout le week-end, c'est dire !

Les jacinthes pointent des grappes qui tardent à s'ouvrir et dont j'attends le parfum avec impatience. Les arbres démarrent leur feuillaison d'un vert aussi tendre que le rose des joues de mon petit-fils, c'est dire encore ! On est à la veille de tout dans mon jardin, j'entends les bourgeons sur le point d'éclater. S'il fait un peu de chaleur demain et les jours ensuite, nous assisterons à la naissance du printemps.

Ça, Madame, c'est très important. Ça pourrait même me consoler de l'absence.

T'embrasse.

Bruxelles, le 18 mars

« ...le sol s'imbibe peu à peu et nous voilà arrivés au règne de la Boue... Apprenez, dit-elle à sa manière, que le printemps appartient à la terre^[3]. »

Te souviens-tu de ce qu'elle dit aussi à propos des pâquerettes ?

« On l'appelle de partout, et la petite marguerite quittant courageusement son sommeil d'hiver paraît dans les gazons, sur les talus ou même entre deux pavés. »

C'est ce qui se passe ici en ce moment. Tous les gazons sont picotés de pâquerettes aux pétales étroits. Je les ai vues encore ce matin pendant ma promenade avec Toby-chien si je ne l'avais pas, celui-là, j'aurais des hanches de Bouddha. Promenade donc au parc et retour par le quartier Chant d'oiseaux, le bien nommé en cette saison. Faut faire avec un ciel blanc dans ce pays et focaliser sur la beauté des amandiers en fleurs. On s'entraîne ! Finalement, on est rentrés avec la belle humeur que mon petit Mathieu avait emportée dans son sac à dos.

Depuis le départ des enfants, ma communication avec B. redevient prisonnière d'elle-même, en colimaçon, elle me revient sans écho, tombant comme une crêpe molle sur mon élan naïf.

« Toutes portes ouvertes, en plein courant d'air, je suis une maison vide...^[4] »

Allez, Toby-chien, viens causer un peu, raconte-moi des histoires à quatre pattes.

Je croise les doigts pour que l'équinoxe du printemps t'apporte lumière, énergie et santé.

Bruxelles, le 25 mars

Je ne dirai pas le temps qu'il fait ce matin. Je ne partagerai pas la pâleur de la lumière, le brillant des feuilles qu'elle dentelle en passant, le blanc rose des

fleurs de cerisiers. Je ne te raconterai pas le chant d'amour de ma « pinseronnette » qui m'éveille à quatre heures du matin et m'empêche de me rendormir. Ses notes sont si claires, si variées que si j'étais pinson, je résisterais longtemps à la séduction, pour que le chant ne s'arrête pas.

Que mes enthousiasmes n'engendrent pas de frustrations qui s'ajouteraient à celles que t'inspire ton hiver qui n'en finit plus ! Je sais que tu comprendras combien nous méritons ici ce bon temps moins gris que d'habitude. Les fenêtres sont grandes ouvertes, la Callas chante ses plus beaux arias, Toby-chien court après les guêpes du jardin. Les pensées s'étirent, les tulipes se dressent, ça fait pas de mal une journée comme celle-là.

Je travaille fort ces temps-ci. Des heures d'écriture, de traduction, d'études de textes. La passion d'écrire, quel poison ! Anne-Marie Garat dit « Écrire, c'est participer au monde en lui tournant le dos. » Françoise Giroud : « Écrire, c'est se condamner à vivre découragée. » J'ajouterai, c'est se condamner à vivre dans l'illusion qu'un jour quelqu'un prendra plaisir à nous lire. Alors, je vis dans l'illusion.

Je vis aussi de découvertes de paysages. Hier, nous avons exploré les Ardennes brabançonnaises du côté de Jodoigne, au sud de Louvain. Beau pays de fermes seigneuriales du XV^e, d'églises romanes, de forêts de hêtres rouges et de rivières vives. C'est là qu'on trouve le grès de Gobertange dont sont faites les belles demeures wallonnes. On a marché le long d'une drève dont les flancs étaient bordés de petites pervenches en fleurs. Puis, on a perdu Toby-chien, comme ça sans crier gare, il a disparu ! On a attendu sans bouger, en l'appelant à intervalles réguliers. J'étais convaincue qu'on ne le reverrait plus jamais.

Tout à coup, on entend craquer des brindilles, puis des pas précipités. Deux daims sortent du fourré, Toby-chien aux jarrets. Qu'on ait laissé filer les bêtes nous a valu le plus parfait mépris de notre chasseur de grand chemin.

Mes meilleurs moments ressemblent à ceux-ci.

T'espère en forme et pleine d'attente.

Bruxelles, le 8 avril

Toby a attrapé des tiques en courant après les vaches flamandes. Il a des bosses dans le cou qu'il faut désinfecter quatre fois par jour. Il a aussi la fièvre du printemps dans les pattes. Astucieux comme un singe, il boit bol d'eau sur bol d'eau pour que je le sorte plus souvent. Ça marche. Pas de dégât dans la propriété de l'État !

Il fait encore très beau, on nous dit qu'une saison n'est pas coutume. Les fleurs de magnolias déclinent doucement, les jacinthes sont grasses, les cerisiers sont en plein épanouissement.

Nous avons passé le week-end dernier à Paris où B. avait des réunions. J'étais heureuse d'être seule, pour explorer des coins que je connais moins bien. Le parc Monceau, ses jardins à l'anglaise, ses monuments hétéroclites, ses landaus et fauteuils roulants, poussés par des personnes d'une autre race que leurs passagers.

C'était l'heure de la sortie d'école, les enfants se bousculaient, traînant leur cartable d'une main, leur goûter de l'autre. Une bouffée de tendresse pour Mathieu.

Puis l'apéro dans le quartier des beaux-arts, un petit coup de blanc bien frais, debout au zinc comme les vrais Parisiens. Je devais avoir l'air un peu niais à sourire de bonheur ainsi toute seule. Tu sais quoi ? M'en fiche !

Quelles étaient mes lectures enfant, me demandes-tu ? Je lisais surtout lorsque j'étais malade, installée sur des cousins empilés, un verre d'eau et une sonnette sur la table de chevet. Te répondre réveille un bon souvenir, un des seuls où je vois mon père s'occuper de moi, me rapporter *La semaine de Suzette* ou des pâtes de fruits de chez Laura Secord. J'ai encore la seule carte de la Saint-Valentin qu'il m'ait envoyée, je devais avoir six sept ans. Je connais par cœur les mots qui y sont écrits.

*Gentil petit facteur porte mon cœur et mes faveurs
à ce trésor d'enfant que je chéris follement.*

Quand je fouille l'armoire aux souvenirs, je peux ainsi me faire croire que mon père était fou de moi !

Mes lectures donc. Je piquais les Jules Verne, Bob Morane et Tintin à mes frères, lectures que je trouvais plus excitantes que les ouvrages conçus pour les filles. Comme toi, je soupçonnais *La Comtesse de Ségur* et ses saintes-nitouches, Camille et Madeleine, d'en vouloir à mort à notre petite Sophie pas plus bête que Bécassine. Plus tard, tu t'en souviens, nous dévorions toutes les deux les *Sylvie*, amoureuse de son Philippe de mari. Nous nous étions juré que celle qui aurait un fils en premier lui donnerait ce prénom. Je n'ai pas eu de fils. C'est ton deuxième que tu as prénommé ainsi. Avais-tu oublié notre promesse ?

Je te quitte, B. est rentré et on dirait qu'avec lui arrivent les sombres nuages. À chacun sa croix, la mienne porte un nom à particule.

Bruxelles, le 12 avril

Mon amie,

As-tu froid ? Veux-tu une tisane ? Je t'apporte une petite laine, peut-être ? Bon, pousse-toi que je m'assieds près de mon amie pour lui conter mes malheurs de mère à distance.

Aujourd'hui V. a rompu avec le père de son enfant. Ce n'est pas que je l'apprécie celui-là, mais j'aurais souhaité une base solide pour Mathieu, une vie harmonieuse sans les déchirements qu'a connus sa maman. Je m'éveille la nuit, agitée, inquiète. Qui prendra soin d'elle ? Je sais, je devrais lui faire confiance, mais je vois en elle un héritage que j'aurais préféré ne pas lui avoir légué. Et je suis si loin ! Les conversations quotidiennes ne suffisent pas, le téléphone ne remplace pas la présence.

Je voudrais suivre ton exemple, apprendre le détachement. Je me souviens de ta peine discrète quand ton fils et sa femme se sont séparés, de la distance que tu as su mettre entre toi et lui, de l'espace que tu lui as laissé. J'ai plutôt tendance à étouffer ma fille avec ma tendresse encombrante.

Nous sommes d'une génération forcée de chouchouter les petits devenus grands et les parents devenus vieux. Soins, appuis financiers, encouragements, présence.

Lorsque j'ai quitté la maison de mes parents, je ne leur ai jamais demandé un kopeck. Par contre, depuis des années j'allonge des chèques à tour de bras, aux deux générations qui me coincent. Et ça n'a pas l'air de vouloir se calmer.

Quand ce sera à notre tour, les caisses de retraite seront à sec, nos parents seront morts sans nous laisser un liard, nos enfants ne se sentiront pas concernés par notre impécuniosité. Qui prendra soin de nous ?

Pas r'luisant comme perspective !

Je te quitte sur ces paroles tout à fait déprimantes. J'entends les invités qui sortent de la salle à manger. Je vais les faire passer au petit salon pour le café. Le nouveau maître d'hôtel ne semble pas suffisamment dégourdi pour y penser lui-même.

Bruxelles, le 21 avril

Pilou, Pilou, hé !

Si je ne répons pas immédiatement à tes trois lettres que je reçois à l'instant, j'oublierai de te parler de leur effet sur mon matin gris.

Rarement t'es-tu confiée de la sorte. Il me semble que c'est toujours moi qui m'épanche et toi qui dorlotes.

Tes questions grouillent encore sur ma table de travail comme les tiques que je retire des poils de Toby-chien.

Matins-trappes à questions-tiques !

De temps en temps, tu me rejoins dans l'intranquilité. À te voir bouger lentement, à entendre ta voix qui porte peu, à observer ta maison de dentelles, j'oublie que tu es capable de gros mots, d'excès, de matins-trappes.

À mon tour de te rappeler l'importance de se réconcilier avec la mal-aimée qui gît dans le Noir de toi. À mon tour de t'inviter à rassembler les parties de ton âme éclatée pour en faire une belle unité.

Va faire un tour dans ta serre, retrouve l'émoi devant les pousses vertes, les doigts dans le terreau humide. Essaie de croire un instant que ton printemps aussi est déjà là.

T'embrasse.

Bruxelles, le 22 avril

Je voudrais partager la lumière qui, en ce moment, découpe les arbres du jardin et fait briller les jeunes feuilles.

Une tâche que j'exécute avec bonheur consiste à décorer la maison de fleurs quand nous organisons une réception. Tu admettras qu'il y a pire ! Je pourrais commander chez le fleuriste, mais pourquoi lui donner tous les plaisirs ? Non, dès potron-minet je vais chercher ce qu'il me faut au marché et je prends le temps de construire les bouquets. Je recherche un style, que j'appellerai « post zen », où les herbes folles côtoient les roses les plus raffinées. Tu sais d'avance le plaisir que j'y prends, n'est-ce pas ? J'aime aussi les bouquets de feuillages de tous les verts, sans fleurs. Le jardin possède une belle variété de feuilles panachées, sombres, velues, lancéolées.

Je plante le plus gros bouquet sur la table du grand hall où les fumeurs cacheront leurs mégots. Te dire ce que je trouve dans les pots après une réception ! Saucisson, crevettes, croûtons, cartes de visite, rognures d'ongles. J'y trouverais un condom que je ne serais pas étonnée.

De penser aux mauvaises manières des invités qu'on traite pourtant si bien, me donne envie de rentrer finir l'hiver à la Saulaie.

Je bercerais ma fille bouleversée. Je calerais sous mon aile mon petit-fils ballotté. Je protégerais ma mère des grands froids de l'âge.

Ah ! Rejoignons plutôt dans leurs jeux ces enfants que nous sommes restées.

À l'évocation que tu fais des billes sur la neige, m'arrive un parfum de laine mouillée, celle du béret où fond la neige enfouie avec les billes ramassées au son de la cloche. Et avec lui un souvenir exalté. J'étais fascinée par ces petites boules de verre dans lesquelles coulent des couleurs en lamelles. Je les regardais de très près, collées à mon œil pour y capter la lumière pailletée. Je m'engloutissais tout entière dans une sorte d'univers fondu.

Et le bruit des bolos ? Tu t'en souviens ? C'était, plus fiable que l'arrivée des hirondelles, l'assurance que le printemps était bien là.

...ABCD dis-moi le nom de ton cavalier, EFGH...

J'ai oublié le reste, mais je me souviens du jeu. Si on échappait la balle à la lettre F, par exemple, on supposait que le nom du cavalier était François – pas Ferdinand, c'est certain ! On s'inventait des amoureux pour ne pas être en reste, il y en avait des précoces dans la classe. Les meilleures joueuses conservaient à l'élastique sa longueur d'origine. Les nôtres cassaient, il fallait y faire des nœuds. J'avais imaginé améliorer mes performances en remplaçant le mien par un élastique de couturière. La balle ne rebondissait plus sur la palette, je n'étais pas plus sportive alors que maintenant.

Et la corde à danser ? Ça me plaisait bien. Le plus difficile était d'entrer avec le mouvement de la corde ou quand une autre danseuse y était déjà. On finissait par s'y prendre les chevilles, les autres criaient « T'es morte ». Les maladrites devenaient tourneuses de corde. Astrid Dubé n'a jamais tourné la corde, elle !

Les filles qui commençaient à avoir des seins se rendaient intéressantes en feignant d'avoir mal sous l'impact des sauts. J'étais plate comme une crêpe, je pouvais sauter sans problème.

En cette saison, on se couchait les pieds plus sales que d'habitude. Le sable de la cour de récréation entrait dans nos chaussures lacées, traversait nos bas de gros fil. Dans nos maisons d'alors où on vivait à sept pour une seule salle de bain, on ne faisait pas la grande toilette tous les jours.

À quoi jouent les enfants belges ? Eh bien, à lancer des flèches dans les vitres de ma maison, à fumer en cachette, à chaparder les vélos, à sécher les cours, à écouter le rap le plus endiablé, à pitonner leur super ordinateur. Comme tous les enfants du monde.

Les jeux innocents de notre époque n'ont plus la cote.

C'est bien beau tout ça, mais le frigo est vide, il est 16 heures, le GB va fermer, la poste également. Je dois faire laver les voitures, une délégation arrive demain, cette fois on ne m'y reprendra pas. Je range mon chapeau d'amie, cale mon bonnet de bonniche et cours faire mes devoirs sans oublier de t'embrasser.

Bruxelles, le 28 avril

Il pleut. Il faut s'en réjouir pour les récoltes, compromises sans ça. On nous répète que jamais on a vu un tel printemps. J'entends la terre du jardin déglutir.

Avenue de l'Horizon, il y a deux propriétés plus ou moins abandonnées où la sauvageonne et les renards ont élu domicile. À part les glycines et les magnolias qui me font rêver, ces lieux me gênent, ils sont plutôt sinistres. Avec la pluie, tout a changé, des parfums envoûtants s'en dégagent, j'entends de nouveaux chants d'oiseaux, on dirait qu'un monde au bois dormant s'éveille. Je garde l'œil ouvert.

Hier, dimanche, nous sommes allés au marché du Midi dont Maria me parle souvent. On se croirait en Afrique du Nord. Ça sent les épices à couscous, le citron vert et le poulet gras rôti à la broche. Les vélos, fringues et godasses côtoient les olives, fromages et poissons de la Méditerranée.

– Hé ! ti me lé prends mon poulé, hé ? Pas cher pou toi patron, hé.

Après ce bain de foule, nous allons visiter les serres royales du château de Laeken, ouvertes un mois par année. De style Art nouveau, l'ensemble construit est magnifique, les aménagements somptueux. J'ai pensé à toi dans la serre de Diane chasseresse bordée de cinéraires étoilées et de fougères royales. On trouve les narcisses très justement dans la serre des miroirs. Ailleurs, des medinillas débordent de porcelaines anciennes, des calcéolaires, gloxinias et streptocarpus longent les couloirs vitrés qui relient les serres entre elles. Luxuriance !

Nous partons dans deux semaines pour une randonnée sur les hauts pâturages de l'Aubrac. Il y sera question de neige, je ne t'en parlerai pas, elle fait suffisamment partie de ta vie comme ça.

À bientôt.

Laguiole, le 12 mai

Partis de Bruxelles à l'aurore du 7 mai, nous voici entre le Lot et la Truyère, les pieds pleins d'ampoules et le cœur submergé. Bien pratique les coussinets de Toby-chien, les vingt-cinq kilomètres de marche quotidienne ne l'embêtent pas, lui !

Mais, comme on dit dans la langue de Cervantès « Vale la pena ».

Je me sens remplie de bonté. Le vent souffle fort là-haut, ce qui intensifie le sentiment de liberté qui nous anime. Nos amis, randonneurs aguerris, y sont toujours aussi sensibles. En quelques heures, nous traversons trois ou quatre écosystèmes. De ce qui ressemble à la forêt laurentienne, nous passons aux prairies brûlées, aux plateaux enneigés, aux landes de bruyères, aux clairières de hêtres. Hier, jour de relâche, - nos pieds en gigotent de bonheur - nous avons visité Conques, étape traditionnelle des pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

On s'était dit halte aux superlatifs, stop au dithyrambe ; on allait faire la grève aux délires verbeux concernant les incroyables villages de la région.

Mais, c'est plus fort que moi, j'y vais quand même, je craque, Conques, c'est... beau ! Voilà, c'est dit.

Le village se love au creux de la vallée de l'Ouche au moment où elle rejoint celle du Dourdou. Là, elle s'évase un peu, creusant une sorte de cirque rappelant la forme d'une coquille, d'où son nom.

Écoute, je ne vais pas te décrire davantage ces paysages. Tu l'as dit toi-même en citant Gibran « La vision d'un homme ne prête pas ses ailes à un autre homme... » Je souhaite seulement que tu y viennes bientôt pour qu'on puisse en parler avec, je le sais, le même enthousiasme.

Nous rentrons à Bruxelles demain matin, une bonne route à faire, quelque 950 kilomètres. Hélas, pas le temps de s'arrêter.

Bruxelles, le 13 mai

Ce qui suit te fait-il penser à quelque chose ?

« Monsieur, vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. Vous qui vivez auprès d'elle, vous savez combien je la vois rarement, combien sa présence m'enchant. Pourtant, je n'accepterai pas votre aimable invitation. Voici pourquoi, mon cactus rose va probablement fleurir...[\[5\]](#) »

Voilà que Colette se réincarne en toi pour refuser un voyage parce qu'un jardin va fleurir. Je dis bien Colette même si ces mots sont de sa mère, soi-disant. En postface de l'édition parue chez Flammarion, on donne le texte original vraiment écrit par Sido à son gendre, le voici :

« Monsieur de Jouvenel, votre invitation si gracieusement faite me décide à l'accepter pour bien des raisons, voir le cher visage de ma fille, entendre sa voix... Mais j'abandonne pour quelques jours des êtres qui n'ont que moi sur qui compter... un sedum qui est près de fleurir et qui est magnifique. »

Que ne suis-je aussi chanceuse que Colette !

Puisque ton jardin aussi va fleurir, nous nous reverrons en juillet donc, quand je serai de retour à la Saulaie.

T'embrasse.

Bruxelles, le 18 mai

Chère sœur plume,

Cet après-midi, nous sommes allés en promenade dans la forêt de Soignes, là où Toby-chien peut courir comme un fou sans danger.

T'ai-je décrit la façon de conduire des Belges ? À 180 km à l'heure, pare-chocs à pare-chocs, la main sur l'avertisseur. Quand ça se tamponne, l'accordéon joue sur des kilomètres !

Une promenade au bois donc par un temps délicieux, et une bouffée de nostalgie pour notre forêt de la Saulaie. Je sens bien que B. éprouve le même bonheur que moi en ces moments-là. Je le vois au sourire qui flotte sur son visage, à la tendresse de son regard vers son chien, au baiser pieux qu'il me donne quand je m'approche de lui.

Et je ne veux plus rien d'autre jusqu'à la fin de mes jours ! Oh, tout de même quelques petites choses en plus, des semis réussis, des petits-enfants plein la maison, du soleil dans la véranda, de bonnes soupes épaisses, des vétilles quoi !

Parlant d'enfants plein la maison, je réponds à ta question posée plusieurs fois déjà concernant la nature de ma relation avec les enfants de B. C'est une question collante comme un cheveu sur la langue. Y répondre m'inconforte, c'est une histoire inachevée, farcie de non-dits.

Tu connais ma propension à jouer les mères universelles. Les enfants des autres, je connais. Dès le début, j'aurais aimé que nous formions une grande famille harmonieuse. Hélas, cela n'est pas souvent possible lorsqu'on racole des enfants devenus adultes, soumis aux influences pas toujours positives des ex.

Après moult rencontres bas de Noël, paniers de Pâques et tutti quanti, je me suis rendu compte qu'ils se fichaient de ma tendresse, qu'ils voulaient qu'on leur donne un père, celui que, d'après leur mère, ils n'avaient jamais eu. J'ai plié mes illusions, oublié leur anniversaire et laissé B. mener le dossier. Les choses se sont arrangées au fil du temps. Il entretient maintenant avec ses enfants une relation plus calme, plus tendre et moi, je ne cherche plus à prendre une place dans leur vie. Lorsqu'il arrive que nous passions de bons moments ensemble, l'envie me

reprend de leur décrocher des étoiles. Je me prive de ce plaisir qui les effaroucherait.

Tu vois bien que j'apprends à donner du lest. C'est nouveau pour moi et ça me va bien.

Plaisir de vieillir, de devenir plus souple, hélas, seulement au niveau du cœur !

Ta vieille amie plus sage.

Bruxelles, le 22 mai

C'est la saison des roses. Il y en a partout, dans les jardins peignés, au bord des routes sauvages, dans les broussailles des jardins abandonnés. Elles grimpent après les vieux murs de pierres, s'étalent sur les trottoirs, jouent à cache-cache avec le lierre. Elles explosent en un spectacle à la fois attendrissant et rustique. Une fleur qu'on croit fragile tant qu'on ne la voit pas vivre dans les situations les plus difficiles.

J'ai bâti une roseraie, comme tu le sais. En fait deux roseraies, une petite devant la maison et une plus grande derrière. En tout, à peu près cinq cents rosiers, d'espèces variées : hybrides de thé, polyanthas, rosiers anciens, sarmenteux et grimpants. Un travail de titan qui exige beaucoup de soins. Le jardinier ne vient qu'un jour par mois, tu peux t'imaginer dans quel état sont mes mains.

Tu connais des jeunes qui s'intéressent au jardinage ? Comment se fait-il que ce soit quand les articulations raidissent qu'on se prenne d'une telle passion ?

Prions Saint Fiacre, patron des jardiniers. Amen et à suivre.

Je vais *illico* tremper mes membres endoloris dans un bain bouillant de mousse apaisante.

Bruxelles, le 27 mai

Tes souvenirs du mois de Marie ont réveillé les miens. Je suis revenue en pensée au couvent de Boucherville. Je devais avoir huit neuf ans. J'avais été choisie avec quelques compagnes pour faire l'ange le jour de la Fête-Dieu. Moi, qui n'ai jamais été le chouchou de personne en avais ressenti une grande fierté. Il fallait porter une robe longue et ample en satin rose ou bleu, selon qu'on était un ange fille ou un ange garçon. Il fallait aussi endosser des ailes très lourdes, attachées par un harnais qui nous sciait les épaules. Dur, dur la vie des anges ! Nous nous tenions debout, sur le pas d'une fenêtre ouverte au sixième étage, mains jointes et visage rempli de béatitude. On devait avoir l'air niais à mort !

Tu as le don de réveiller des souvenirs !

Je relis ta lettre et y retrouve des inquiétudes de mère que je connais. Étrange que ton fils soit à une journée de route de moi et ma fille, à deux heures de toi. Pourrait-on changer d'enfant le temps de les consoler autrement que par téléphone ?

Je rêve de V., la voyant dans des situations horribles où les pires choses lui arrivent. Ces images viennent de ma crainte qu'elle ne prenne pas soin d'elle-même ni de son fils. Peu à peu, ma confiance fond et je passe de l'angoisse à la colère. Je ne peux partager ni l'une ni l'autre avec elle.

Ma grand-mère Géraldine disait « Petits enfants, petits problèmes, grands enfants, grands problèmes. »

Mon frère et sa femme arrivent la semaine prochaine. Je voudrais que la magie de la découverte les touche, qu'ils aient un séjour parfait. Je me prends à leur tracer des itinéraires exclusifs, à leur prêter des émerveillements qu'ils n'auront peut-être pas. Je me ressaisis, me jurant d'être seulement sensible à leur présence et remettant à plus tard l'urgence d'être impeccable.

Bruxelles, le 1^{er} juin

C'est ton jardin, n'est-ce pas, qui te garde silencieuse ? Je m'inquiète de ta santé, de ton envie de poursuivre une relation épistolaire que tu trouves souvent frustrante.

Mes doutes s'évanouissent quand je me remémore les exigences de mon jardin de la Saulaie. Je pense à ces soirs de mai et de juin où j'allais au lit fourbue, pieds et mains brûlants que le bain ne calmait pas. Alors, je comprends que mon amie soit occupée à revivre.

Te sachant heureuse, je me détends en me disant que demain peut-être, j'aurai une lettre.

Une chaleur humide s'abat sur la Belgique depuis deux semaines, entraînant des orages qu'on dirait tropicaux. Quelques heures de fraîcheur suivent, qui nous permettent de dormir un peu moins mal. Les jours sont longs en cette saison, à onze heures le ciel est encore bleu, à quatre heures il le redevient. Les oiseaux chantent comme jamais. Celui dont je t'ai souvent parlé, qui chante si bien, c'est finalement un simple merle noir. Comme quoi les meilleures choses ne viennent pas toujours dans les grands emballages.

À force d'amender la terre, de bêcher, de nourrir, d'élaguer, le jardin reprend forme. La roseraie déborde. Je connais enfin la joie de cueillir mes roses et d'en faire des bouquets parfumés pour chaque pièce. Connais-tu le *Félicité Parmentier* aux fleurs jaune crème très doubles ? C'est celui que je préfère, hélas, il se décolore rapidement.

Je traque les pucerons, pulvérise aux quatre jours et promets d'avoir recours à des substances moins écolo si l'ennemi persiste.

Bruxelles, le 24 juin

Bonne Fête nationale mon amie,

Entre deux réceptions, je ressens un urgent besoin de te parler, de t'écrire, de prendre une grande bolée d'air frais, rare en cette fin de saison diplomatique.

Depuis trois semaines je ne m'appartiens plus ! La maison ne désemplit pas. Famille, amis, invités officiels, réceptions, dîners d'État. Et aujourd'hui, ce sont les cérémonies de la Fête nationale avec tout le gratin politico-diplomatique qui défile dans les salons, petit doigt en l'air et zakouski en bouche, le temps de dire quelques mondanités élégantes.

Et tout ça sur fond de pluies torrentielles qui décapitent abutilons, rosiers et iris. Dire que ça fait des mois que je me crève pour ce jour où mes jardins se devaient d'être époustouflants !

Vivement que lundi arrive, ce dernier jour du mois de ma naissance, que je prenne l'avion avec mon chien pour retrouver ma Saulaie, fille, petit-fils et filleule, ma vieille maman et toi, mon amie.

Quand tu liras cette lettre, je serai déjà dans ton méridien. Je vais passer deux mois à la Saulaie. Mes jardins m'en voudront-ils de les avoir confiés à un jardinier paresseux ? V. qui s'y réfugie souvent me dit qu'ils sont loin d'être aussi beaux que d'habitude. C'est vrai que la saison est en retard, n'est-ce pas ? Peut-être m'ont-ils tout simplement attendue ?

Qu'en dis-tu heureuse paysanne à qui on a enfin rendu sa lumière ?

Je t'imagine sans peine, pieds nus dans la terre enfin tiède, dos courbé sur tes pivoinies lourdes de pluie, les lunettes qui glissent sur ton nez humide, un chapeau de paille protégeant ta peau encore trop fragile. Je t'imagine avec une belle rage au cœur, celle de vivre collée aux battements des artères végétales, nourrie de la mémoire qui te lie à toutes ces plantes depuis le jour où tu as libéré leur semence de la gaine qui les gardait muettes. Tu connais chaque plante intimement, comme je connais aussi celles qui grandissent – ou dépérissent – en ce moment dans les jardins de chez moi.

J'ai un peu le trac, je l'avoue. Pourvu que l'accueil ne soit pas trop désolant !

À plus tard, chère fleurdelisée, je te reviens de suite.

La Saulaie, 20 octobre

Il fait brouillard ce matin sur la Saulaie. Installée dans la véranda, à cette table de bois rude qui me change des palissandres de l'Avenue de l'Horizon, je laisse l'air moite chargé des parfums de terre humide – feuille mûre et pomme molle – me chatouiller les narines et le cœur. J'ai fait une attisée, histoire d'ajouter à l'ambiance d'un automne qui s'installe.

Dans deux jours, je rentre à Bruxelles. J'étais venue pour deux mois, j'y suis restée le double du temps. Il faudra encore une fois faire mes adieux, cela ne me sera jamais facile. Cependant, j'ai bien profité de mon été, de la présence de ceux que j'aime et des parfums de mon jardin.

Ah, les parfums de la Saulaie ! Nul n'en exhale de semblables, à la fois sucrés et acides, clairs et moites.

Je rentre à Bruxelles bardée de bonnes intentions. Au cours de ces derniers mois, j'ai observé la dynamique des couples, à la recherche de recettes qui nous permettraient, à B. et moi de vivre mieux. Si je me fais plus douce, si je cherche davantage la paix que la justification, peut-être arriverai-je à l'apprivoiser ?

Tiens, toi par exemple, je t'ai bien vue faire avec P. J'ai observé ta tolérance envers ses nombreuses manies qui ne te ressemblent pas. Là où je rouspéterais pour m'opposer, tu te détaches et laisse filer. Il faut que j'essaie ça...

Oh, une biche et ses deux petits sortent à l'instant du bois ! Ils galopent en direction des pommiers, robe presque baie, ventre crème, pattes si fines.

Ne bougeons pas, le cliquetis du clavier pourrait les chasser.

Ils mangent les pommes, douze pattes plantées dans la terre fraîchement remuée du jardin ouest !

Te reviens plus tard, là je suis trop occupée à regarder...

Bruxelles, le 29 octobre

Me revoici Avenue de l'Horizon. Il a neigé le matin de mon départ du Québec. Les biches ont quitté les jardins de la Saulaie. Octobre est froid cette année en Belgique, déjà le gel fige ce qui reste d'un jardin qui a grandi sans moi et m'est étranger.

Par contre, la maison a gardé ses odeurs familières que j'ai retrouvées non sans plaisir. Je viens de passer en revue les quatre étages où rien n'a bougé en autant de mois. Il est 18 heures, le jour disparaît déjà. Je sais que l'obscurité enveloppera aussi ta maison de Stoneham dans quelques heures, encore une fois décalées.

Toby-chien a été nourri et promené, les stores du rez-de-chaussée sont baissés, la table est dressée pour le dîner que B. et moi prendrons tout à l'heure. Je m'octroie un moment privilégié comme tu m'as appris à le faire, celui de la contemplation. Assise sur la terrasse, je sirote un Pimm's en remontant le châle sur mes épaules. À cette heure-ci, la RTBF diffuse un excellent programme de jazz. J'écoute, satisfaite, le feu roulant de notes soutenues sous les doigts énervés du pianiste.

L'automne s'annonce bon, côté cœur. Il fait meilleur, malgré quelques rafales qui m'obligent à fermer les fenêtres. Je ne sors plus par grand vent, c'est déjà un progrès, j'attends que le temps revienne au beau.

Et ce faisant, je veux dire, à observer plus attentivement mon compagnon et à m'en protéger en même temps, je vois combien lui manque sa forêt. Il se languit. Sa cabane du lac Aron le hante. Toute sa vie, il aura été partagé entre sortir des rangs et y rester. Je l'épie avec davantage de douceur, un nouveau B. émerge. Il ne choisit pas les mêmes mots que ceux des autres, mais je capte mieux les sons qui débordent. S'exprime alors un enfant dérouté que l'homme aguerri n'arrive pas à cacher.

Ce que je vois me touche et je me sais amoureuse. J'aime cet homme nature-nature, brusque trop souvent, mais presque vrai, presque tout le temps, sans folles prétentions et surtout brillant, naïf et cultivé, macho et sensible. Un homme plein

de contrastes et de contradictions. Un gémeau, vrai de vrai. Mauvaise alliance avec le cancer que je suis, dit-on.

Il fait nuit maintenant. B. n'est toujours pas rentré, mais il a téléphoné. Progrès ! Je te quitte pour mettre à cuire les pommes de terre et le boudin de Liège qui lui feront plaisir.

T'embrasse.

Bruxelles, le 12 décembre

Un peu plus tôt ce matin, B. et moi avons assisté notre copain Toby-chien dans son dernier voyage. Il allait avoir cinq ans. Nous sommes tristes, si tristes.

Pendant deux semaines, on s'est débattus ensemble contre une saloperie de virus qu'il a attrapé en courant après les vaches belges.

Il faut aimer les animaux comme tu les aimes pour comprendre le chagrin qu'on peut avoir en de telles circonstances. J'évite d'aborder le sujet avec des gens qui n'ont pas connu ça.

On a collé notre oreille contre sa poitrine pendant que le vétérinaire faisait les injections. On a tout entendu. Le bruit de sa respiration laborieuse qui diminuait lentement, les battements faiblissants de son cœur, l'arrivée du « plus rien » qui a pris toute la place. En cinq minutes Toby était rendu au paradis des chiens.

Il va falloir annoncer ça à Mathieu !

Quelques jours plus tard, B. me demande si, sachant la peine que nous avons, je regrettais d'avoir eu Toby-chien.

Je n'hésite pas. Je veux revivre ça aussitôt que possible. Revivre la même connivence entre nous trois, que la bête saisit très tôt dans la relation, à savoir, que B. lui passera tous ses caprices, que je lui serrerai la vis, qu'il sera son copain d'aventure, que je serai son tyran. Que chacun de nous trois aura son rôle à jouer.

Pourquoi pleurer la mort d'un chien davantage que celle d'un parent âgé ? Avec B., qui a perdu ses deux parents cette année, on en a beaucoup parlé. Avec le temps, on se prépare au départ de nos parents. Éventuellement, leur dégénérescence nous fait même souhaiter qu'il n'y ait pas de délai indu.

Il en est autrement pour la perte d'un être qui nous accompagne quotidiennement, fût-il quadrupède.

Je rentre demain à Montréal, retour dicté par l'état de maman qui justement ne s'améliore pas. Je veux la voir avant que sa raison flanche davantage. Me reconnaîtra-t-elle seulement ?

La mort, la mort toujours recommencée.

Et pourtant, l'année finissait bien, pensions-nous. Un temps ensoleillé pour une fois, une belle harmonie avec B., une remise en forme qui m'a redonné ma taille et mon énergie d'il y a dix ans.

C'est un peu comme si le bonheur était mesuré très exactement et que, pour en avoir ici, il faut rogner là.

Je serai à la maison pour Noël, comme dit la chanson, fais du feu dans la cheminée, comme le dit une autre.

T'embrasse sur papier pour la dernière fois de l'année.

^[1] Au-delà de l'appel du devoir (traduction de l'auteur).

^[2] Marie Gevers, *Plaisirs des météores*

^[3] Marie Gevers, *op.cit.*

^[4] Chanson thème du film *Chloé de cinq à sept*, réalisé par Agnès Varda, 1962.

^[5] Colette, *La naissance du jour*.